

La mort comme un deuil

Approche biblique

L'écriture de la mort et du deuil tient une grande place dans les Écritures. Pour relire ces textes, en dialogue avec les préoccupations contemporaines, on se borne ici à trois ensembles significatifs. Les psaumes d'abord : la plainte devant la mort, sous ses diverses formes, y est copieuse et joue avec la louange tout au long du psautier. Dans les récits de la passion du Christ, ensuite, c'est le sens de sa mort qui est raconté, en écho à la parole des psaumes. Quant aux discours d'adieu, chez Jean surtout, ils construisent l'espace où se vivra le deuil, deuil de Celui qui est ailleurs et ne sera rejoint que plus tard. Dans ce deuil s'apprend à vivre, face à la réalité de la mort, une autre forme de la présence de Dieu.

Un certain nombre de textes de l'Ancien Testament ressortissent au genre de la plainte, soit sous la forme de la complainte ou lamentation (quel malheur !), soit sous la forme de la plainte (comment est-ce possible ?), ou en mêlant les deux¹. La lamentation est le lieu des larmes, de l'affirmation de la non-consolation, la plainte est essentiellement le lieu des questions.

1. Dans des écrits comme les psaumes, Job, les Lamentations, ou des textes particuliers, par ex. Es 1,4ss ; Jr 20,14ss ; Ha 2,2ss...

I

Face à la mort, la plainte des psalmistes

Les psaumes de plainte ou comportant une majeure partie de plainte constituent plus du tiers du psautier². Cette plainte concerne la condition mortelle des êtres humains et du peuple de Dieu, qui se traduit sans cesse par des situations extrêmes, au bord de la mort, comme la maladie, le tribunal, la persécution, la guerre... Elle est le lieu de descriptions réalistes de l'état du plaignant, mais aussi, puisque le plaignant s'adresse à Dieu, de la révolte contre Dieu et même de sa mise en accusation. Elle comporte trois motifs : « Voici l'état où je suis » (ou bien : « où nous sommes », quand il s'agit d'une plainte collective) ; « Voici quels sont et comment sont les ennemis qui nous attaquent » ; « Voici quel est le silence et l'abandon où tu nous laisses, mon Dieu ou notre Dieu. »

Quelle que soit la situation de détresse où il se trouve, le plaignant expérimente la mort par la perte de son intégrité physique, de son identité sociale (cf. l'innocent injustement accusé au tribunal), de sa relation avec les autres et de sa relation avec Dieu ; ce qui appelle deux remarques. Dans les textes bibliques, la mort n'est pas seulement le moment du trépas, c'est aussi cette puissance toujours à l'œuvre au sein de la vie, qui empêche son épanouissement, qui tue ses potentialités, ferme l'avenir. En second lieu, le monde de l'Ancien Testament ne spéculé pas sur un « au-delà » de la mort ou une survie, en tout cas pas jusqu'à l'époque de l'apocalyptique. Dieu est absent du Shéol, monde souterrain où se trouvent les morts, comme des ombres sans consistance. Les morts sont coupés de Dieu et ne peuvent pas le louer (cf. Ps 88,6.11-12 ; 6,6 ; 30,19). La mort est vide et néant. Dieu est le Dieu de la vie et l'intérêt se concentre sur la vie dans ce monde-ci.

Dans la plainte des psalmistes une grande place est donc faite aux forces qui attaquent la vie, concentrées dans la figure de l'ennemi souvent symboliquement représenté par des animaux : lions, taureaux,

2. On peut recenser 38 psaumes de plainte individuelle et 18 de plainte du peuple, soit 56 psaumes de plainte, dont par ex. les Ps 12 ; 13 ; 22 ; 42-44 ; 54-58 ; 59 ; 69 ; 71 ; 109...

chiens (ex. Ps 22 ; 59 ; 69). Cette symbolique indique la déshumanisation de l'homme, en particulier par la perte du langage, remplacé par l'agression et la violence nues. Dans l'ennemi, on rencontre la possibilité d'une existence sans référence et sans Dieu. Cela explique que parfois Dieu lui-même soit présenté sous les traits de l'ennemi (Ps. 22,16). Car dans la souffrance et la mort, c'est la question de Dieu qui est posée.

Du refus à l'acceptation

En 1965, la doctoresse Elisabeth Kübler-Ross a dirigé à Chicago un séminaire interdisciplinaire sur la crise provoquée par l'approche de la mort. Ce séminaire comptait notamment des étudiants en théologie, des aumôniers et des personnels soignants. La parole a été donnée à des malades en fin de vie et les dialogues ont été enregistrés. Leur analyse a permis de dégager les étapes par lesquelles les mourants passent lorsqu'ils affrontent le dénouement³.

Le choc produit par l'annonce ou la découverte que la maladie dont on souffre est mortelle entraîne tout d'abord la *dénégation*, c'est-à-dire le refus de la réalité et, en général, l'isolement dans ce refus. Le « ce n'est pas vrai, cela ne va pas m'arriver » est suivi de la *colère*, centrée souvent sur l'affirmation de l'injustice de l'événement (« Pourquoi moi ? »). Puis s'installent, dans un ordre ou un autre, des phases de *dépression* (absence de lutte, mutisme) et de *marchandage* (« Si je guéris, je promets d'agir de telle ou telle façon »). Ces étapes prennent du temps, elles comportent des retours en arrière, des chevauchements, mais, pour E. Kübler-Ross, elles sont toutes nécessaires pour arriver à une *acceptation* et à une détente face à la mort. Mourir « en paix », c'est alors, même s'il y a souffrance, mourir sans culpabilité, sans rancœur, réconcilié avec sa vie passée, et en acceptant que le monde continue sans qu'on y participe.

En suivant une suggestion de Daniel Marguerat, il nous est arrivé d'utiliser la grille d'E. Kübler-Ross pour lire des psaumes de plainte avec des visiteurs d'hôpitaux ou un public qui voulait réfléchir à l'ac-

3. E. KUEBLER-ROSS, *Les derniers instants de la vie*, Genève, Labor et Fides, 1975. Le livre est paru en 1965 aux Etats-Unis.

compagnement des mourants⁴. Nous y avons retrouvé les étapes décrites, dispersées ou groupées suivant les textes.

Dans les psaumes bibliques la *dénégation* est portée par l'accusation, le reproche, la protestation vis-à-vis de Dieu, par exemple : « Comment peux-tu voir cela ? Soustrais ma vie à ce désastre et ma personne à ces lions » (Ps 35,7), mais aussi : « Pourquoi m'as-tu abandonné, rejeté, oublié ? » (Ps 22,2 ; 42,10 ; 43,2), « Pourquoi dors-tu... et oublies-tu notre malheur ? » (Ps 44,24-25) ou encore : « Jusqu'à quand, Seigneur ?... » (Ps 13,2-3). L'idée que mon Dieu ou notre Dieu ne peut pas laisser faire cela, qu'il est plus fort que tout, correspond à la réaction des malades qui pensent que le médecin s'est trompé dans son diagnostic ou qu'on va trouver un nouveau médicament avant qu'il ne soit trop tard.

La *colère* : « Pourquoi moi ? pourquoi maintenant ? c'est injuste ! » est prise en charge par la constatation que les méchants prospèrent alors que les justes meurent avant l'âge (Ps 73,3-12), la protestation d'innocence (Ps 17,3-5 ; 59) et la demande de vengeance (Ps 5,10-11 ; 35,2-3 ; 59,6). La *dépression* est présente dans la manière dont le psalmiste se décrit (Ps 22,15-16 ; 31,10-11 ; 42,6-7 ; 102,4-12). Le *marchandage* part du fait que rester en vie est la condition pour louer Dieu (Ps 6,6 ; 30,19 ; 88,11-12). Si Dieu délivre son fidèle, celui-ci promet non seulement de le louer devant les autres (Ps 35,17-18), mais aussi d'offrir des sacrifices et d'accomplir des vœux (Ps 54,1-9). Reconnaître ainsi Dieu comme Dieu répond à ce que l'on entend partout : « Il n'y a pas de justice, il n'y a pas de Dieu » (Ps 22, 9 ; 73,11). Dans le marchandage le psalmiste dit : ma guérison sera une démonstration que tu es Dieu.

La confiance en celui qui fait vivre

Le parcours de ces différentes étapes peut être considéré comme un travail de deuil, accompli non seulement par les mourants, mais aussi par leur entourage, et encore par tous les vivants atteints par une perte (maladie, chômage, déceptions...). Il peut permettre d'as-

4. Voir D. MARGUERAT, *Vivre avec la mort, le défi du Nouveau Testament*, Aubonne, Ed. du Moulin, 1987, p. 27. La grille en question se trouve p. 267 du livre d'E. Kübler-Ross.

sumer la mort et la vie en y intégrant les limites de la créature humaine. Nous avons noté cependant que la phase de l'acceptation est relativement ténue dans les psaumes. Plutôt que l'acceptation d'ailleurs, ce que l'on trouve est une affirmation de confiance, malgré la mort absurde et injuste et au sein de la souffrance. « J'étais comme une bête, mais j'étais avec toi... J'ai le corps usé, le cœur aussi ; mais le soutien de mon cœur... c'est Dieu pour toujours », dit le Ps 73 aux v.22 et 26. Le v.24b du même psaume, que la TOB traduit : « Tu me prendras derrière la Gloire », est difficile à interpréter. Envisage-t-il déjà une immortalité ou une résurrection⁵ ? Dans les psaumes nous trouvons plutôt, en parallèle et en lien avec la protestation, l'affirmation que Dieu est aussi celui qui délivre, fait vivre, même si son intervention et sa présence sont de l'ordre du mystère (cf. la zone de silence entre les deux parties du Ps 22). Nous reprendrons cette question de l'acceptation en conclusion, en relation avec les problèmes que pose l'évolution des travaux d'E. Kübler-Ross.

La plainte et la louange

Claus Westermann s'est intéressé à la question que posent l'importance de la plainte et son lien avec la louange dans le psautier⁶. Il remarque que la plainte précède la louange. La louange naît de la plainte, du fait qu'elle a été entendue ou espère l'être. C'est le plaignant et nul autre qui loue Dieu. Il n'y a pas de louange qui n'assume la plainte ou même ne vive avec elle, en maintenant la protestation contre l'insupportable. A l'inverse, la plainte laisse toujours une ouverture qui va au-delà de la situation présente traversée par la mort, même si cette ouverture est infime (dans le Ps 44, par ex., il ne s'agit que d'un demi-verset, le v.27b : « Rachête-nous au nom de ta fidélité »).

Pour Westermann le lien, on pourrait dire le jeu, entre plainte et louange, caractérise le psautier comme tel. Autrement dit, la structure profonde de la prière dans les psaumes tient au fait qu'elle unit

5. Sur l'interprétation de ce verset voir R. MARTIN-ACHARD, **La mort en face selon la Bible hébraïque**, Genève, Labor et Fides, 1988, pp. 108-111.

6. C. WESTERMANN, **Praise and Lament in the psalms**, T.T. Clark, Edinburgh, 1981. L'édition allemande date de 1977.

les deux modes de langage propres à l'être humain : celui de la plainte et celui de la louange. Il n'y a pas de prière sans plainte, sans questions posées à Dieu, mais il n'y en a pas non plus sans louange. Si Dieu n'est pas loué, au moins de ce que l'on puisse faire appel à lui, la louange se tourne vers une idéologie, une illusion, avec les perversions que cela entraîne. Mais la confiance qui porte la louange est pétrie du doute et du questionnement : elle vit avec et elle en vit. Si la protestation se tait, l'être atteint par la mort risque de sombrer dans la négation de Dieu. Il prend à son compte la parole des ennemis (il n'y a pas de Dieu, ou Dieu est indifférent au sort de ses fidèles ; cf. : « Qu'il le délivre, puisqu'il l'aime », Ps 22,9). La plainte fait accéder la souffrance et l'angoisse devant la mort à la dignité du langage. La plainte contre Dieu est le langage de l'être qui reste attaché à Dieu à l'endroit où il lui est le plus incompréhensible. Elle en appelle à Dieu contre Dieu⁷.

II

La passion de Jésus ou la mort affrontée

Les psaumes sont les textes de l'Ancien Testament les plus utilisés par le Nouveau pour comprendre et interpréter la vie et la mort de Jésus. Les évangiles connaissent une concentration de citations ou d'allusions dans les récits de la passion.

Les récits

Dans les synoptiques, ces récits reprennent des thèmes majeurs des psaumes de plainte en les intégrant dans la narration. L'abandon de tous, y compris la trahison par un des compagnons de Jésus (comparer Mc 14,18 et Ps 41,10), va en progressant : fuite des disciples, reniement de Pierre, absence totale d'amis autour de la Croix. L'angoisse et la frayeur devant la mort imminente, dans lesquelles Jésus est laissé seul malgré son appel à veiller avec lui (« Mon âme

7. Voir C. WESTERMANN, « The role of the Lament in the Theology of the Old Testament », *op. cit.*, pp. 259-280. Sur la plainte (ou supplication) voir aussi P. BEAUCHAMP, *Psaumes nuit et jour*, Paris, Seuil, 1980, pp. 47-81 et 219-251.

est triste à en mourir », Mt 26,37 et Mc 14,33), rappellent les paroles des Ps 42,6-7.12 et 43,5. Jésus est livré comme un objet aux mains de ses accusateurs, tels les psalmistes dans les griffes des ennemis. Bien sûr, une autre ligne court dans les textes : Jésus annonce ce qui va arriver ; il ne le subit pas dans l'ignorance. Il s'en remet à la volonté du Père et donne sa vie. Mais, si la mort de Jésus a sens pour nos propres morts, c'est bien dans le fait que ce don n'empêche pas la traversée de la nuit.

Cette traversée est particulièrement mise en relief dans les évangiles de Matthieu et de Marc. Ceux-ci ont construit le cadre interprétatif du récit de la mort de Jésus autour de reprises des Ps. 22 et 69 (cf. Mt 27, 32-56 et Mc 15, 21-41). Le partage des vêtements par tirage au sort (Mt 27,35 ; Mc 15,24) reprend le Ps 22,19, les insultes des passants qui hochent la tête (Mt 27,39 ; Mc 15,29), le v.8 du même psaume ; la boisson donnée à Jésus (Mt 27,48 ; Mc 15,36) rappelle le Ps 69,22, et le cri de Jésus à la neuvième heure (Mt 27,46 ; Mc 15,34) cite le début du Ps 22⁸. En dehors de ces citations ou allusions claires, la partie centrale du récit est structurée autour des injures, trois fois renouvelées, dans la bouche des passants, celle des grands-prêtres et des scribes, et celle des co-crucifiés (Mc 15,29.31.32). La parole de raillerie du v.36 les renforce. Or les psalmistes expérimentent la mort dans la fin du langage (les ennemis réduits à l'état de bêtes qui dévorent), mais aussi dans sa perversion sous la forme de l'insulte, du mensonge et de la raillerie (cf. Ps 22,7-9 ; 69,13.20-21 et 42,11 ; 10,7 ; 59,13...). Les insultes présentent la mort de Jésus comme un nonsens.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Le récit de la mort de Jésus dans Matthieu et dans Marc pose deux questions liées entre elles. D'abord, que cite Jésus en criant le début du Ps 22 : le psaume tout entier y compris la délivrance reconvenue dans sa seconde partie, ou la seule question posée à Dieu à propos de son abandon ? Et parallèlement : comment les évangélistes utilisent-ils les psaumes pour raconter la mort de Jésus ? Les psaumes ont-ils à l'avance parlé de celle-ci, ou Jésus prend-il en charge dans sa mort toutes les morts humaines ?

8. Matthieu en outre ajoute au contenu des railleries en reprenant le v.9 du Ps 22 (« Il s'est confié à Dieu, qu'il le délivre maintenant s'il l'aime », Mt 27,43).

Dans le récit de Marc le centurion voit littéralement mourir Jésus à travers le voile du sanctuaire qui se déchire, et cette vue entraîne sa confession de foi. Notre hypothèse est qu'il faut comprendre dans « voyant qu'il avait ainsi expiré » à la fois le cri de Jésus (appel à Dieu, comme « mon Dieu » qui n'est pas là) et le malentendu qu'il suscite. C'est au moment de l'absence la plus totale de Dieu et du cri interrogeant cette absence, que l'on peut voir qui est Jésus, et comprendre que le salut n'est pas de descendre de la Croix (être épargné de la mort, cf. Mc 15,30.32.36)⁹. Le cri de Jésus sauve sa mort du non-sens. Ce qui se joue ici est bien la question de savoir comment Dieu est à la fois présent et absent dans la mort de son Fils, et donc ce que signifient la vie et la mort, y compris les nôtres. Matthieu confirme l'importance universelle de l'événement par du matériel apocalyptique (cf. 27,51b-53 et 54), qui s'interpose entre la confession de foi et le cri de Jésus. Cela ne change pas la signification du cri, mais introduit un autre jeu entre l'absence et la présence de Dieu. Pour Matthieu la présence de Dieu se manifeste massivement au moment de la mort du Fils et marque ainsi son importance, alors que pour Marc cette présence transparait seulement dans la parole du centurion.

Il nous semble que le cri de Jésus assume la question des psalmistes dans sa nudité : il en appelle à Dieu contre Dieu. C'est à lui qu'il adresse sa dernière parole d'homme, qui est aussi le questionnement fondamental des êtres humains. Les psaumes ne pré-disent pas la façon dont Jésus va mourir : Jésus re-dit, en la prenant à son compte, la parole des psalmistes.

Le deuil dans les discours d'adieu

Le récit de la mort de Jésus dans l'évangile de Marc nous oblige à un deuil : celui d'une image de Dieu, un Dieu tout-puissant qui épargnerait la Croix à son Fils et nous permettrait de vivre sans passer par la mort. L'évangéliste invite d'ailleurs à un travail de deuil tout au long de son récit par les motifs des consignes de silence et de l'incompréhension des disciples. Les évangiles de Luc et de Jean don-

9. On peut rapprocher ces versets de l'enseignement de Jésus après la première annonce de la passion : « Qui veut sauver sa vie, la perdra... » (Mc 8,35).

nent au récit de la mort de Jésus des cadres interprétatifs différents de ceux de Matthieu et de Marc, et différents entre eux¹⁰. Risquons une hypothèse : ils peuvent raconter ainsi parce qu'ils prennent en charge autrement et ailleurs le problème du jeu entre l'absence et la présence, non plus de Dieu, mais de Jésus. Luc encadre le récit de la passion par un discours d'adieu en 22, 14-35 et un récit que l'on peut considérer comme un « dialogue d'adieu » au ch. 24. Quant à Jean, il insère entre la première partie de son évangile (ch. 1-12) et le récit de la passion (ch. 18-19), un long discours d'adieu de Jésus à ses disciples (ch. 13-16 et 17).

Le discours d'adieu est un genre connu du monde antique. Il a pris des formes littéraires développées dans le judaïsme des alentours de l'ère chrétienne, et il est assez largement représenté dans la Bible¹¹. Tous ces textes redisent que la voix des mourants a une importance pour les vivants. Ils proposent à la fois une relecture du passé et un encouragement à continuer la route dans l'affrontement des réalités et la vigilance. Ils ne promettent pas d'avenir radieux sur la terre, mais, tout en annonçant les dangers et les épreuves à venir, ils placent devant les lecteurs l'horizon d'une promesse.

On retrouve en Jean 13-17 des motifs communs au genre¹². Ce qui nous intéresse ici est d'y repérer les traits originaux et les insistances. Le discours proprement dit va de 13,31 (après la sortie de Judas) à 16,33 : il est encadré par une scène d'adieu (13,1-30) et par

10. Luc insiste sur le pardon et la confiance (cf. 23,34.42 et 23,46 qui cite le Ps 31,6 : « En tes mains je remets mon esprit »), et oriente son récit vers un appel à se convertir et à suivre Jésus. Jean entoure Jésus de la présence de proches (19,25-26) et insiste sur l'accomplissement de l'œuvre du Christ, comme agneau de Dieu (19,30.36.37).

11. L'AT rapporte des discours d'adieu de personnages comme Josué, Samuel, David (Jos 23 et 24 ; 1 S 12 ; 1 Ch 28) ; le Deutéronome en son entier est présenté comme un discours d'adieu de Moïse. Pour le NT, en dehors des « adieux » de Jésus, on peut rappeler ceux de Paul aux anciens d'Ephèse (Ac 20,17-38) et le fait que les lettres de 2 Tm et 2 P se présentent comme les testaments de Paul et de Pierre. Les premières générations chrétiennes ont dû affronter non seulement l'éloignement du « temps de Jésus », mais aussi le départ des grandes figures fondatrices.

12. Voir E. STAUFFER, « Abschiedsreden und Abschiedsszenen », **Beilage VI in Theologie des Neuen Testament**, 1948, 4, pp. 327-330.

la prière de Jésus à son Père (17)¹³. Jésus annonce sa mort et prépare les siens au trouble, au scandale et à l'affliction qu'elle va causer (cf. la répétition de la formule « je vous ai dit cela pour que... », 15,11 ; 16,1.4 ; cf. aussi 13,19 et 14,29). La lecture donne l'impression d'un délai sans cesse prolongé. En 14,31, Jésus dit : « Levez-vous, partons d'ici », mais ce départ n'est effectif qu'en 18,1. La recherche historico-critique émet l'hypothèse que le discours s'arrêtait primitivement à la fin du ch. 14. Aux ch. 15 et 16, les paroles de Jésus seraient réactualisées en fonction de situations nouvelles (expulsion des synagogues, faiblesse des communautés johanniques...). Le travail du deuil causé par la séparation et l'absence est toujours à reprendre. Maintenant, c'est aux lecteurs de l'évangile qu'il est proposé.

Ailleurs et plus tard

Une des originalités du discours est l'importance des dialogues (13,31-14,31 et 16,5-33). Les deux dialogues commencent par affronter la question du lieu où Jésus part (13,31-37 et 16,5). Ce doublet pose un problème. « Où vas-tu ? » demande Simon Pierre en 13,36 ; « Aucun d'entre vous ne me pose la question : Où vas-tu ? », dit Jésus en 16,5. Sans doute la question n'avait-elle pas été poussée assez loin, et il faut y revenir pour accepter que la réponse soit décevante. « Je vais au Père » (14,12.28 ; 16,28) ne résoud pas le problème du « où ». Jésus d'ailleurs répond de façon décalée à chacun de ses interlocuteurs, et il les questionne à son tour (comp. par ex. 14,8 et 11ss). Ce décalage entraîne l'interrogation mutuelle des disciples (cf. 16,17ss). La fin du discours oblige au deuil de l'énigme résolue. Jésus annonce le jour où toute interrogation cessera (16,23,25) et les disciples pensent y être parvenus (16,29). L'adieu de Jésus se termine alors par une ultime question qui retentit au cœur de la réalité : « Croyez-vous, à présent ? » v.31, à confronter avec les v.32 et 33. La victoire sur la détresse (et la mort ?) est celle de Jésus, ce n'est pas la leur, et c'est un objet de foi. Le questionnement entre Jésus et ses disciples, et celui

13. Sur la structure du discours, voir Ch. L'EPLATTENIER, *Lire et dire* 8, 1991, p. 8. Sur son analyse, voir J. CALLOUD et F. GENUYT, *Le discours d'adieu, Jean 13-17, Analyse sémiotique*, L'Arbresle, Centre Thomas More-CADIR, 1985.

des disciples entre eux, maintiennent l'énigme. En conséquence, ils maintiennent la foi¹⁴.

L'heure de Jésus détermine un maintenant et un plus tard. Jésus part pour un lieu inaccessible maintenant aux disciples (13,36), d'une manière qui ne leur est pas compréhensible maintenant (13,6 ; 16,12). Nous l'avons vu, l'au-delà de la mort – l'ailleurs – n'est jamais décrit, il est qualifié par une présence et une communion. Auprès du Père et avec Jésus, les disciples auront un jour une place (14,23), mais ce n'est pas maintenant. Le présent est marqué par le trouble (14,1), la crainte (14,27), l'épreuve (ou scandale : 16,1) et l'affliction (16,6,32). L'épreuve fait trébucher et perdre confiance à cause des attaques des adversaires et de la force de la haine (15,18ss ; 16,1ss). Elle comporte le risque de conduire au non-sens. L'affliction vient de l'impossibilité de perpétuer une communion immédiate avec Jésus et de s'identifier à son sort. Or, il n'est pas demandé aux disciples de vivre en fusion avec Jésus, mais, au-delà de la séparation et de la distance dans le temps, de témoigner à son sujet (cf. 15,27). Et, dans le deuil causé par son absence, d'apprendre à vivre d'une autre forme de présence (15,26-16,4).

L'absence et la présence

Les Testaments de la littérature juive aux alentours de l'ère chrétienne annoncent en général l'imminence de la fin des temps et la victoire sur les forces du mal. Jean 13-16 annonce la venue de Jésus vers les siens (« Je viens de nouveau », 14,3, et : « Je viens vers vous », 14,18,28) et l'envoi du Paraclet, soutien et garant de la possibilité de vivre une autre forme de la présence de Jésus au-delà de sa mort. C'est la victoire sur le non-sens. Le Paraclet enseigne et rappelle les paroles de Jésus (14,26), témoigne de lui (15,26), établit la communication avec lui (16,13-15) et dit la signification du présent (16,7-15). Au centre du discours d'adieu (15,12-17), se trouve un développement sur le commandement nouveau déjà formulé en 13,33. L'amour les uns pour les autres est le lieu de la demeure (15,1-11) et s'oppose à la haine (15,18-25). Cet encadrement énonce bien le combat à livrer. Car l'affrontement des réalités est la tâche confiée aux disciples

14. La relation entre Jésus et les disciples dont nous parlons dans ce paragraphe concerne bien sûr quiconque s'implique dans la lecture du discours d'adieu.

après le départ de Jésus. Il leur faut renoncer à connaître la paix à la manière du monde (14,27), à être aimés du monde (15,1), comme il leur faut renoncer à habiter le divin. Mais, dans la petite parabole de la femme qui accouche (16,21), Jésus leur propose de tirer leur joie du fait que le monde puisse naître à la vie¹⁵.

III

La réalité de la mort

La plainte des psalmistes comme le discours d'adieu de l'évangile de Jean proposent un travail de deuil qui n'apprivoise pas la mort, mais assume sa réalité. La mort y reste le lieu limite où s'arrête le savoir de l'homme, le lieu ambigu où se mêlent l'angoisse et la confiance, celui qui indique la non-maîtrise de l'être humain sur sa vie et sur sa mort. La mort reste l'ennemie, même si la fin de son pouvoir est annoncée¹⁶. Cette prise en compte de la réalité de la mort a plusieurs conséquences sur nos vies.

Elle nous oblige d'abord à la quête de notre identité et de nos raisons de vivre. Le problème posé par la mort n'est pas celui de la survie, mais du sens¹⁷. Les textes bibliques sont très discrets sur l'au-delà de la mort et ne nous permettent pas de nous réfugier dans une après-vie, en faisant de la mort un simple passage¹⁸.

La mort est humaine, car elle marque nos limites de créatures et humanise nos vies. Elle nous oblige à accepter et donc à affronter le réel. La négation ou l'oubli de la mort menacent la vie. Croire en sa toute-puissance entraîne au mépris des autres et à la violence. Se savoir mortel et accepter l'angoisse qui en résulte, en revanche, cela

15. Interprétation proposée par J. CALLOUD et F. GENUYT, *op. cit.*, p. 89.

16. Ailleurs dans le NT ; par ex., 1 Co 15,26 : « Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort... ».

17. Voir A. MARCHADOUR, *Mort et vie dans la Bible*, Cahier Evangile 29, 1979, p. 7.

18. Cf. A. GOUNELLE et F. VOUGA, *Après la mort, qu'y a-t-il ?*, Paris, Cerf, 1990.

entraîne à lutter contre les attaques de la mort parmi les vivants. La foi liée à l'espérance que la mort n'a pas le dernier mot, au sens où elle rendrait la vie absurde et marquerait la fin de tout, soutient ce combat.

Or, la société occidentale contemporaine a plusieurs façons de nier la réalité de la mort. Il est banal de dire que la mort donne lieu à un refoulement qui évite aux vivants de la regarder en face (les rites de deuil ont disparu, les mourants habitent d'autres lieux que les vivants...). Par ailleurs, la mort violente (crimes, guerres, catastrophes naturelles) est médiatisée et donnée en spectacle. Cette mort-spectacle est le lieu du non-sens, tant qu'elle n'est pas investie par la question que la mort elle-même pose (cf. Jésus donné en spectacle sur la Croix). Entre le refoulement et le spectacle il faut trouver un lieu de visibilité de la mort, pour qu'elle soit dite.

En second lieu, les progrès de la médecine et de la science amènent à reculer de plus en plus l'échéance, malgré les démentis constants de la mort qui rôde (le sida, les accidents de la route...). L'acharnement thérapeutique qui les accompagne conduit à un effort dévoyé pour prolonger encore la vie. L'être humain risque de penser qu'il aura un jour une maîtrise raisonnable sur la mort.

En dernier lieu, l'idée que l'on pourrait connaître ce qu'est la mort, ce qui la suit et existe au-delà, réapparaît en force, sous des formes qui mêlent souvent le scientifique et le religieux. Les derniers écrits d'Elisabeth Kübler-Ross vont dans ce sens. Il n'est qu'à considérer les titres et le contenu des chapitres qui composent *La mort est un nouveau soleil*¹⁹, en particulier : « La mort n'existe pas » et « La vie, la mort et la vie après la mort ». Les premiers travaux d'E. Kübler-Ross et les mouvements d'accompagnement des mourants qu'ils ont suscités ont redonné droit au cri, à la parole de protestation contre la mort. En ce sens, ils ont été et sont toujours une opération salutaire (au double sens du mot). Mais l'accompagnement des mourants ne doit pas remplacer l'acharnement thérapeutique par de l'acharnement

19. E. KUEBLER-ROSS, *La mort est un nouveau soleil*, Ed. du Rocher, 1988, et Presses Pocket, 1990, dans la collection « l'Age d'Être ». Le livre de R. MOODY, *La vie après la vie*, Paris, J'ai Lu, 1977, a rencontré un succès du même type.

CHRISTIANE DIETERLÉ

spirituel (obligation de mourir dans la sérénité²⁰), en privant les mourants de leur parole propre. Le cri de révolte est aussi vrai devant Dieu que l'apaisement dans la confiance.

La référence aux textes bibliques nous incite, dans ce domaine comme en d'autres, à un dialogue critique avec les idéologies et les militances de notre temps, ce qui ne signifie pas une absence d'engagement, bien au contraire !

Christiane DIETERLÉ

20. L'expression est empruntée à P.-L. DUBIED. Voir sa critique radicale des tendances contemporaines à nier la mort dans « L'avenir de la mort ». **Etudes théologiques et religieuses**, 1989/3, pp. 321-330 et **L'angoisse et la mort**, Genève, Labor et Fides, 1991.